

I D U B E D A

I

Malgré les défauts inhérents à une oeuvre de cette étendue et à la date de sa rédaction, la Géographie de Strabon restera la meilleure description du monde antique. Si cet écrivain, qui était un grand voyageur, n'a pas parcouru l'ensemble des pays dont il parle, s'il a volontairement négligé les sources d'origine romaine pour s'en rapporter surtout aux documents grecs ou phéniciens, il n'en est pas moins certain qu'il a eu de puissants moyens d'information; il est tout aussi certain que, souvent, il les a amalgamés en un ensemble hétérogène et contradictoire. Strabon, contrairement à la plupart des géographes anciens, a un singulier souci d'intéresser le lecteur. Il évite avec soin les nomenclatures sèches, les listes de noms plus ou moins barbares ou altérés de peuplades, de chaînes et de fleuves; il essaie, lorsqu'il parle d'une terre, de dire pourquoi il en parle, de faire connaître les détails de ses configurations physiques ou des mœurs de ses habitants. Cela peut le conduire à des généralisations fausses; mais cela fait de son livre un ouvrage qui ne vieillira jamais, malgré ses dix-neuf siècles d'âge.

Les historiens espagnols, et notamment M. Jules Somoza—l'érudit asturien, qui m'honore de sa précieuse relation—reprochent à Strabon sa méconnaissance de l'Espagne, dont il fait le point de départ de son ouvrage, sans l'avoir jamais visitée. Ce reproche est exact dans une certaine mesure, mais ne saurait

être exagéré; car, parmi les références fréquentes du géographe, on trouve celle de Posidonios de Rhodes, qui vivait un siècle avant lui, et avait parcouru l'Ibérie, au moins sur le littoral et probablement dans les barques de ses audacieux compatriotes. Aux écrits de ce philosophe averti, aussi hardi explorateur qu'écrivain consciencieux, Strabon avait dû joindre diverses autres sources, provenant de même origine.

Il faut savoir lire Strabon. De nombreux auteurs ont voulu reconstituer l'état ancien des peuples sur le littoral pyrénéen, entre l'embouchure de la Bidassoa—confin de la Gaule—et celle du Miño—confin de la Lusitanie; et, s'ils avaient mis en lumière un texte du géographe grec, qui donne en quatre mots la situation ethnique de la côte, ils eussent été frappés d'un fait, qui paraît leur avoir échappé: c'est que rien n'a changé depuis deux millénaires, et que les races se juxtaposent en l'an 1919, comme elles se juxtaposaient au temps du périple de Posidonios.

Voici cette courte phrase et la traduction qu'elle comporte à mon sens: «Telle est la vie de ces montagnards, qui habitent le côté septentrional de l'Espagne, c'est-à-dire les Galiciens, les Astures et les Cantabres, jusqu'aux Basques et aux Pyrénées». Strabon ajoute: «Ils vivent tous de la même manière: une de ces synthèses sans doute extrême et facile à comprendre; soit que l'auteur n'ait eu de données que sur l'un de ces peuples et les ait étendues aux autres, soit qu'il ait assemblé en un seul chapitre, par son désir d'unification, des traits rapportés aux uns qui ne peuvent l'être aux autres. Il convient d'ailleurs d'observer que, aujourd'hui encore, malgré les différences d'origine et même chez les Basques, il y a de singulières ressemblances d'habitat et de chant entre ces populations maritimes, des termes de la Gaule à ceux de la Lusitanie.

Ce texte de Strabon est fondamental. Il élimine les peuples secondaires, ne nomme que les races essentielles. Sa conclusion même peut le faire attribuer, sans trop de présomption, à l'esprit philosophique et judicieux de Posidonios. Et, quelques lignes plus loin, le géographe dévoile sa répugnance pour les nomenclatures, terminant ainsi sa citation: «Je n'ai garde d'énumérer plusieurs noms de peuplades, désireux d'épargner l'ennui d'une liste fatigante; à moins que d'aucuns trouvent un plaisir quelconque à entendre parler des Plétaures, des Bardué-

tes, des Allotriges, et d'autres noms pires et encore plus obscurs».

J'ai traduit *Ouasconai* par *Basques*. Cette interprétation est la seule logique, la seule qui corresponde à la réalité des choses et permette de faire une application raisonnée des textes anciens à la toponymie cantabrique. Encore aujourd'hui, ce littoral se subdivise en quatre groupements: les *Provinces Vascongades* (dont deux sur quatre, le Guipúzcoa et la Biscaye, sont maritimes); les *Asturies de Santillane* (Santander); les *Asturies d'Oviedo*; les *Provinces de Galice* (dont trois sur quatre sont maritimes). Il convient de s'arrêter particulièrement sur les Asturies de Santillane:

II

Entre l'Asturie primitive et la Vasconie maritime (aujourd'hui provinces Vascongades) s'étendait la Cantabrie, que le moyen âge dénomme les Asturies de Santillane: l'ancienne localité de ce nom est aujourd'hui comprise dans la province de Santander. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la partie orientale des Asturies de Santillane est connue sous la désignation de «Partido del Bastón de Laredo» et s'étendait sur les ports dits «les quatre villes de la côte», qui sont—en allant de l'ouest à l'est—Saint-Vicent du Bac (San Vicente de la Barquera), Saint-André de la Victoire (San Andrés de la Victoria, aujourd'hui Santander), Laredo (sur la ría de Marrón) et Château d'Urdiales (Castro Urdiales): Santillane (Santillana) est sis entre les deux premiers ports. Politiquement, tout ce «partido» ressortissait à la Castille et dépendait de Burgos. La zone occidentale des Asturies de Santillane—région de Cangas de Onis—était définitivement restée, lors de l'emprise castillane, à la principauté des Asturies et appartient toujours à Oviedo.

Le premier fait intéressant est de rechercher la limite originale de l'Asturie et de la Cantabrie. Ce fait a été discuté, avec une égale autorité, par Arnaud d'Oïhénart et Pierre de Marca: l'opinion de ce dernier, on va le voir, est confirmée par des découvertes récentes. La voici:

«Mela, ancien auteur, Espagnol de nation, écrit que le côté septentrional de l'Espagne, qui regarde l'Océan, est possédé par les Galiciens ou Celtiques, et par les Asturiens, et que la terre d'Espagne vient ensuite à se retirer et rétrécir; en sorte que, par l'avancement de la mer Océane du côté de Septentrion et de la mer Méditerranée du côté de Levant, elle se rend plus étroite de la moitié, en l'endroit où elle touche les Gaules, qu'elle n'est vers l'Occident. Il ajoute que cette côte de l'Océan, à commencer depuis l'endroit où elle se rétrécit jusqu'aux confins des Gaules, est possédée par les Cantabres et les Vardules (nom que ce géographe donne aux Basques) (1); de manière qu'il ne faut que consulter la vue, pour voir dans la carte que l'Espagne commence à se resserrer, depuis la ville de Riba de Sella assise sur la rivière de Sella, continuant vers la ville de Llanes, c'est-à-dire en la conjonction des Asturies d'Oviedo et de celles de Santillane.

«Or, cela s'accorde avec la description particulière de Mela et de Strabon; car celui-là écrit que la côte commence à se rétrécir depuis la rivière de Salia, qui est sans doute celle que l'on nomme aujourd'hui Sella, selon la remarque de Pintian: tant parce que le nom de ce temps se rapporte à l'ancien que parce que la terre commence à plier, en cet endroit du Sella. Quant à Strabon, il observe que la rivière de Nelsus coule par le pays des Asturiens, du côté septentrional de l'Océan c'est-à-dire par les Asturiens Transmontans ou d'Oviedo, et que la ville de Noega est assise près de cette rivière, dans le pays des Asturiens; et que ensuite, continuant le chemin vers les Gaules, on rencontre l'embouchure de la mer, qui les sépare des Cantabres: ce qui

(1) Parenthèse qui est du signataire de cet essai. Si l'on accepte le dire de Pline—attribuant la colonie de Flaviobriga aux Vardules - et l'identification de ce lieu (admise par les historiens cantabriques) avec le port d'Urdiales, il faudrait en conclure que la Vasconie Maritime aurait dépassé de quelques lieues la limite actuelle de la Biscaye et aurait englobé le territoire de la quatrième «ville de la côte», qui en eut été demembrée au profit de la Castille. Garibay, Oihénart et Marca identifient Flaviobriga des Vardules avec Bermeo de Biscaye. L'auteur de la «Notitia» observe (édition de 1638, page 153), à propos de Bermeo: «ampliores fuisse olim»; et il souligne la remarque de Garibay (livre VII. chapitre 10): «antiquitate ceteris Biscayæ urbibus eam antecellere». Le problème n'est ici qu'indiqué, excédant les fins de cette brève étude; et il présente des contraires, qui peuvent prêter à discussion.

convient fort à propos à la ville de Riba de Sella ou pour le moins, à celle de Llanes.

«De ce lieu, il faut tirer une ligne vers l'origine du mont Idubeda, proche des monts d'Oca et de l'embouchure de l'Ebre; car ce mont Idubeda, qui coupe l'Espagne Taraconaise jusqu'à la mer Méditerranée, prend son commencement dans la terre des Cantabres, suivant Strabon». [I, XI-XIII, 87].

M. Somoza ne connaissait Marca que de nom, lorsqu'il écrivait son livre; et le sagace érudit aboutit au même résultat, pour des motifs autres. Sa conclusion est nouvelle: «Nous penchons pour l'embouchure du Sella et son estuaire qui, à notre sens, convient mieux comme emplacement de la limite en question. A la gauche de ce fleuve et à proximité de son embouchure, s'élèvent les hauteurs du port de Sueve qui, avec la sierra del Fito et le village de Cofiño (Confinium) sur son revers oriental, paraissent fixer avec des limites naturelles la ligne divisoire des deux peuples».

Et, dans une substantielle note, portée sous le mot *Confinium* et le numéro 103, M. Somoza ajoute: «Un fragment de ce qui devait être une superbe pierre, découverte à Cofiño (canton de Parres) en 1876, et dont les trois lettres C. O. S. (consul) mesurent douze centimètres et demi de largeur, laisse soupçonner que ce monument a été érigé à l'occasion de quelque fait historique considérable, d'une importance majeure dans la vie de cette région».

Cette observation paraît décisive. Les Romains appelaient *Fines* les limites de cités et marquaient de bornes ces limites. Nous avons, sur les confins de la cité primitive de Comminges, deux *Fines*: le village oriental de His, limite du Couserans, et le village occidental de Hiis, limite de la Bigorre, partie de la cité primitive d'Auch, au temps des «Neuf Peuples». Généralement, les dialectes changent à chacune des *Fines*: l'article et fait place à l'article *lou* dans le Hiis de Bigorre. A côté de Cofiño, existe une paroisse, portant le nom très caractéristique de Fios, ce qui semble être aussi une forme de *Fines*; et la carte de Thomas Lopez, de 1777, porte, immédiatement au dessus, le «monte del Fito». Il semble donc que la présomption est forte; et, s'il y a en ce point une sérieuse différence de langage, la preuve serait sans doute faite dans la mesure où elle peut l'être.

III

La limite primitive de l'Asturie et de la Cantabrie étant admise à Cofiño et aux approches de l'estuaire du Sella, où cette limite doit-elle se placer sur la crête pyrénéenne?

Strabon répond très nettement et dans un texte très clair: «Elle est à Idubeda». Et le géographe parle, en deux endroits, de cette montagne ou plutôt de cette chaîne: d'abord, en dérivant l'Ebre dans son cours initial; ensuite, en esquisant l'orographie de la péninsule septentrionale. Voici ces passages:

I.—Entre Idubeda et Pyrène l'Ebre surgit, ces deux chaînes parallèles l'une à l'autre.

II.—L'intérieur des terres, bordé par les monts Pyrénées et du côté septentrional jusqu'aux Asturies, est renfermé entre deux chaînes principales: l'une d'elles est parallèle à Pyrène, commence en Cantabrie et se termine à notre mer; on l'appelle Idubeda.

Ces textes, pris à la lettre, paraissent concorder parfaitement. Il en est tout autrement si (ce que M. Somoza seul a tenté, mais en soulignant sa solution d'un point interrogatif) on rapproche ces données du terrain lui-même. En effet, la source de l'Ebre—qui émerge en une gerbe magnifique et copieuse, écumante comme celle du Loir-arrose un village, Fontibre, auquel elle a donné son nom; mais, après un cours de deux lieues à peine, le fleuve naissant reçoit un affluent, l'Hijar, qui a un bassin tout autrement étendu et descend de la sierra de l'Isar. Entre l'Ebre et l'Hijar, il n'y a pas de montagnes; et, au delà, la chaîne s'affaisse brusquement pour tomber sur le plateau de Castille. Il n'existe pas, à proprement parler, de chaîne séparative formant le revers meridional du bassin de l'Ebre. Des massifs isolés, comme le Moncayo, se redressent en certains points; mais, nulle part, une chaîne continue, et parallèle aux Pyrénées, ne va de la source de l'Ebre à «notre mer», c'est-à-dire à la mer des Grecs, la Méditerranée.

D'autre part, la source de l'Ebre—qui est à une courte distance de Reinosa, station actuelle de la grande ligne' de Madrid

à Santander—se trouve, à peu de chose près, sur la longitude de cette dernière ville: elle correspond donc au centre de la Cantabrie, en un point qui ne peut matériellement former la ligne séparative avec l'Asturie. Entre Santander et Rivadesella, il y a exactement 131 kilomètres par le chemin de fer cantabrique. Le point-limite sur la montagne serait donc à 33 lieues au levant du point-limite sur le littoral. On ne voit pas comment on figurerait—même hypothétiquement—un pareil schéma, alors qu'il s'agit de deux pays maritimes, limitrophes l'un de l'autre, et dont la lisière entre la mer et la montagne peut s'incurver en une sinuosité, sans pouvoir décrire un aussi formidable angle en retrait. Le problème paraît insoluble; et il le serait, si l'on ne possédait d'autres données.

Supposons pour un instant que Strabon n'eut pas déterminé, comme il l'a fait, l'exacte position d'Idubeda, nœud des Pyrénées et de la ligne de partage plus ou moins déprimée, entre l'Ebre d'une part, les bassins du Douro et du Tage de l'autre; qu'il eut simplement dit: «Idubeda est le point de jonction entre l'Asturie et la Cantabrie». Où l'eut-on placé? En un point au sud de Rivadesella, quelque peu dévié au levant ou au couchant.

Et ce point eut été aussitôt déterminé par un fait, dont on ne saurait trop tenir compte dans ces problèmes délicats de géographie historique: le point où se séparent les races et où, de temps immémorial, se partagent les pays.

Or, il y a un point où se sont scindées à toute époque: l'Asturie Cismontane, anciennement représentée par la cité d'Asturie ou Astorga (Asturica) et aujourd'hui figurée par la province de Leon; l'Asturie Transmontane, dont Oviedo est la capitale depuis l'origine de la monarchie; l'Asturie de Santillane, qui est la dénomination nouvelle de l'antique Cantabrie et forme la province actuelle de Santander dans sa partie orientale, la partie occidentale restant à Oviedo.

Ce point, situé au coeur des pics d'Europe, se dénomme les Urrieles: la province de Santander garde la Liebána (où se trouve la source du Deva), large vallée située entre les Urrieles et les Pyrénées: la province de Leon garde le Valdeon, (où se trouve la source du Cares) et le Sajambre (où se trouve la source du Sella); la province d'Oviedo garde le littoral.

Au nord des trois pays de la Liebána, du Valdeon et du

Sajambre, les pics d'Europe dressent leurs formidables escarpements et, paraissent, à côté des Pyrénées qu'ils écrasent, la véritable chaîne Pyrénéenne, avec leurs neiges éternelles et leurs pitons dentelés: ces rochers dépassent d'un millier de mètres le niveau moyen de la ligne de partage des eaux qui, de principale qu'elle est en fait, devient secondaire en apparence.

Les eaux de ces trois pays gagnent la mer par d'étroits canons; ceux du Deva, du Cares et du Sella. Les peuples antiques—et même les générations récentes—ne pouvaient suivre le lit des torrents, encaissés entre les défilés abrupts. La mine a creusé les routes du Deva et du Sella, dans la seconde moitié du XIX^e siècle; la route du Cares n'est ouverte, en cette année 1919, que sur une infime longueur de trois kilomètres (1), entre Arenas de Cabrales et le point dénommé la «gorge Noire» (canal Negra); et—en supposant que jamais elle s'achève, tant sa construction serait difficile et coûteuse—il s'écoulera bien des lustres avant que la «carretera» puisse rejoindre, au pied des encarpements de la pène Sainte (peña Santa) et en amont du village farouche de Caïn, les «caminos» du Valdeon, que sillonnent les chars ouvragés de la province de Leon.

L'hydrographie, qui vient d'être exposée, était assez mal connue avant l'exploration des pics d'Europe, faite par l'auteur de cette étude en 1891 et 1892, avec la collaboration d'un associé fidèle le comte de Saint-Saud. Et il est nécessaire de la mettre en lumière pour comprendre la grave confusion, commise par le géographe grec et les auteurs auxquels il a puisé les données de cette orographie incertaine. Faussement informé, il a fait des pics d'Europe la chaîne des Pyrénées et de la chaîne des Pyrénées—basse et humble au regard de ces hautes montagnes—la chaîne parallèle d'Idubeda; il a fait naître l'Ebre non pas à Fontibre (Fontem Iberum), mais à Fuentede (Fontem Devam), source du Deva Cantabre, qu'il ne faut pas confondre avec le Deva Vascongade, en Guipúzcoa. Et ce point de jonction qu'il appelle essentiellement Idubeda, ce nœud des Cantabres et des Astures, n'est autre que le puissant massif appelé

(1) Renseignement fourni par M. Philippe Menendez, délégué du Touring-Club de France à Gijón et délégué provincial des Asturies pour la Commission Pyrénéenne de l'oeuvre de Guerre: lettre du 2 juillet adressée au président de ce second groupement.

depuis, sans qu'on sache trop pourquoi, les «picos ou peñas de Europa»—point qui est resté toujours et qui reste encore la limite séparative des races et des provinces.

La frontière asturienne, entre le mur et la mer, a pu varier. Il semble établi qu'elle était à Cofiño et près de Rivadesella, sous l'Empire; elle est aujourd'hui à l'embouchure du Deva; elle était-au moyen âge et jusqu'au XIX^e siècle un peu plus au couchant, à l'embouchure du torrent qui arrose le hameau de la Franca. Il n'importe. Le point géographique, où se croisent fatalement les limites, c'est le noeud entre la Liebána et le Valdeon, sur le grand massif. De là, la ligne séparative doit descendre fatalement sur l'Océan à la longitude de Cofiño, sans doute à l'estuaire du Sella. Ces faits étant incontestables, nous tenons historiquement la limite millénaire à Cofiño, près de l'Atlantique; nous la tenons géographiquement aux Urrieles, sur la haute crête.

Aussi bien, faut-il se rappeler cet aveu de Strabon, en ce qui concerne l'orographie du monde antique: «On ne sait rien de précis sur les chaînes des Alpes et des Pyrénées, sur les montagnes de la Thrace, de l'Illyrie et de la Germanie». Et le géographe prouve cette ignorance profonde de ses contemporains, en plaçant les Pyrénées sur une ligne parallèle au Rhin et en les orientant du nord au sud.

IV

Un second point important reste à établir. Comment et pourquoi l'Asturie primitive a-t-elle si fortement empiété sur la Cantabrie et par quelle suite de faits, dans cette emprise territoriale, s'est constituée la région dénommée les Asturies de Santillane?

Il serait malséant de soulever ici le problème de l'épopée asturienne. Aussi bien, ce problème a-t-il été largement débattu, sinon résolu, par M. Jules Somoza, dans son magistral ouvrage,

intitulé: «Gijón dans l'histoire générale des Asturies» (1). Parmi les textes essentiels rapportés dans cette étude—à laquelle ont été puisées nombre de citations antérieures—en trouve ce passage décisif de l'historien Paul Emile (page 476): «Toute l'Espagne vint en la soumission des Sarrasins, à l'exception des Astures et des Cantabres, qui avaient été les derniers des mortels à venir en la soumission des Romains et les derniers à être défaits par eux; et, quand les Wisigoths donnèrent des lois aux Espagnols, il ne fut jamais imposé à ces peuples d'user d'autres lois que des leurs propres».

L'auteur de «Gijon»—qui tient pour fabuleuses la tradition héroïque de Pélage et la bataille épique de Covadonga—conclut de ce texte que «les Arabes ne foulèrent jamais le sol de l'Asturie Transmontane». Il dénie l'existence de Pélage et n'attache à l'inscription lapidaire de Sainte-Croix de Cangas—où sont ensevelis Fafeila (prétendu fils de Pélage) et Froiluba (sa prétendue belle-fille)—qu'un intérêt secondaire, ni l'un ni l'autre des époux n'y étant qualifiés rois. Pour M. Somoza, les premiers ducs asturiens seraient: Alphonse I (739) et Fruela I (757), ce dernier mort fou en 768; et, après une période obscure de roitelets et d'usurpateurs, Alphonse II le Chaste—un quart de siècle plus tard—serait le premier roi authentique des Asturies. Il n'y aurait donc pas eu de rois de Cangas, et la cour asturienne n'aurait apparu qu'à Oviedo en 791, pour être transférée à Leon en 914, revenir temporairement à Oviedo en 994 et revenir définitivement à Leon en 1020 (page 433).

Quoi qu'il en soit, il y a un point à retenir, qui paraît certain. Que les Arabes aient occupé temporairement ou n'aient

(1) «Gijón en la historia general de Asturias» por Julio Somoza García Sala, 2 volumes parus en 1908 avec une seule foliotation (XXVI-798 pages) et tirés à 200 exemplaires. M. Somoza à bien voulu citer nos modestes travaux et les utiliser dans sa controverse très vive sur la chronique de Sebastien de Salamanque. Dix ans plus tard et tout récemment (1918), dans ses «Picos de Europa», M. Joseph F. Zabala et son collaborateur M. Pierre Pidal, marquis de Villaviciosa de Asturias, ont également adopté notre classification en trois groupes du grand massif calcaire: cette classification se trouve pour la première fois établie dans nos «Picos de Europa», publiés en 1894 par l'Annuaire du Club Alpin français (tome XX pages 129-181). L'absence de table des chapitres rend les recherches assez difficiles, dans la belle monographie de MM. Pidal et Zabala.

occupé jamais le littoral des pics d'Europe, il y a eu, en cette région hispanique, un foyer de résistance et de refoulement, qui a créé au VIII^e siècle l'unité politique de l'Asturie et de la Cantabrie: cette puissance était resserrée entre l'occupation arabe du couchant, qui s'étendait sur l'entière Galice, et l'occupation arabe du levant, qui s'étendait sur l'entière Vasconie. Et l'on peut admettre, par la comparaison des textes et l'étude des lieux, que l'occupation du levant se prolongeait sur une partie de la Gantabrie, c'est à dire sur toute la Cantabrie Orientale, et se prolongeait aussi sur une partie de l'Asturie Occidentale, limitrophe de la Galice. Au contraire toute la Cantabrie Occidentale a dû rester sous la domination des ducs ou des rois asturiens, après la chute de la domination wisigothique, détruite par la défaite de Guadalete de 711, dans l'ensemble de la péninsule.

Que Paul Emile dise vrai ou que son dire soit une exagération, il faut tout au moins accepter de sa leçon un fait: c'est que, dans une assez courte période, toute la Cantabrie rentra sous la domination asturienne. Ainsi s'explique la désignation d'«Asturies de Santillane» donnée à la Cantabrie, à une date indéterminée. Et le centre de cette terre de l'indépendance couverte par le massif infranchissable des pics d'Europe, ne pouvait être qu'à Cangas où luttaient des partisans, dont les chroniques ont fait des rois et que les mythes ont enveloppés d'auréoles. Si cette hypothèse est juste, l'Asturie révoltée contre les nouveaux envahisseurs était en réalité la Cantabrie, défendue par des chefs asturiens et devenue l'Asturie, par la logique même des événements.

Cette interprétation permet de supposer que, dans le récit de Sébastien, de Salamanque qui est une page de légende dorée, il y a aussi une page de vérité traditionnelle, quand il conte que ces partisans étaient des chefs wisigoths, dernier reste de magnifiques dynasties, dont l'histoire a si profondément méconnu le génie de création et la grandeur de civilisation; car il est raisonnable d'admettre que ces «cabecillas de guerillas» étaient des capitaines de la nation, qui gouvernait l'Espagne depuis trois siècles.

Et, si la Cantabrie n'était plus qu'un souvenir comme dénomination historique, elle devenait une entité comme dénomination géographique. Cette entité s'étendait à toute la côte sep

tentrionale de l'antique Ibérie. Et, des caps de Galice jusqu'aux caps de Vasconie, le littoral entier adoptait ce nom. L'on devait désormais dire, comme on continue à dire: mer Cantabrique; ports Cantabriques; cordillère Cantabrique; &. La géographie vengeait la Cantabrie glorieuse de la confiscation de l'histoire,

V

Les pics d'Europe portent des noms romans et leurs dénominations semblent généralement latines. A peine trouve-t-on parfois des noms comme Andara ou Cosgaya, dont l'origine est vaguement euskarienne. Guillaume de Humboldt, qui voit partout des formes basques, attribue au mot Idubeda une signification ibérienne et le fait dériver de *idu-na* (contraction de *nuca*, signifiant «la montagne») et *be*, forme terminale.

Si ce mot est euskarien primitivement (et malgré ma répugnance pour les étymologies), je croirais plutôt qu'il viendrait de *idu*, qui signifie le chiffre *trois* dans certains villages biscayens, et de *beda* (pour *bidia*) qui signifie *route* et par extension *confin*. Idubeda ou Idubidia serait donc la montagne (ou le massif) des Trois Confins; ce qui s'appelle, dans diverses parties des Pyrénées: les Trois Termes, les Trois Rois, les Trois Couronnes, les Trois Eaux (1), &. Mais je n'insiste nullement

(1) J'ai publié en 1913, dans le Bulletin Pyrénéen, une note critique (que je complète et rectifie ici) sur ce «Pico de Tres Aguas»; crête de la Cordillère, au sud-est des pics d'Europe. Il existe une cime dont les eaux se déversent sur trois mers: la Méditerranée, par l'Ebre; l'Océan Cantabrique, par le Besaya; l'Atlantique, par le Douro. Cette cime ne paraît pas être le «Pico de Tres Aguas», comme cela a été écrit par deux touristes bordelais, qui ont cru l'avoir découverte le 2 août 1912: elle est bien plus au levant.— Une semblable erreur a été commise en 1890, dans le beau recueil intitulé *De Cantabria* et dans la vivante introduction de M. Angel de los Ríos: « Subid à los picos de Sejos y especialmente al que la tradición llama Peña Labra (otro sinónimo de Montaña del Ebro); y yo llamo de los Tres Mares, porque en el acaba... el valle de este río y empiezan los del Pisuerga y Nansa, que llevan sus aguas à Tortosa, Oporto y Tina Menor, es decir al Mediterraneo, al Atlántico Occidental y al del Norte ó Cantábrico». J'ai parcouru les flancs de Peña Labra et n'ai rien vu de tel. J'estime que c'est le sommet dénommé Pico Cor-

sur ce dire, ne sachant trop si je ne commets point, en me hasardant de la sorte, une hérésie linguistique.

Quelle que sur soit l'étymologie d'Idubeda et quelque problème que soulève cette recherche sur l'habitat primitif de la Cantabrie, un certain nombre de faits apparaissent comme des présomptions graves et seront les conclusions de cette étude:

1.^o Le massif appelé Idubeda (et désigné par Strabon comme nœud de la Cantabrie et de l'Asturie) ne peut être que le haut massif calcaire, désigné sous le nom de pics d'Europe par les modernes.

2.^o Ce massif (qui est encore, en sa partie centrale dite les Urrieles, le nœud des provinces de Leon, d'Oviedo et de Santander et est occupée par des races différentes sur ses diverses faces) a été confondue par les anciens avec la chaîne des Pyrénées, qu'elle écrase de sa raideur, de son altitude et de sa majesté.

3.^o Par une première confusion (d'ordre hydrographique) dont la table de Peutinger et tous les documents de cartographie antique donnent de fréquents exemples, l'Ebre—le grand fleuve des Pyrénées méridionales—a été considéré comme prenant sa source au nœud formé par Idubeda et les Pyrénées.

4.^o Par une seconde confusion (d'ordre orographique) dont les exemples sont non moins fréquents, les Pyrénées plus basses et les soulèvements qui leur font suite, sur la rive droite du bassin de l'Ebre, ont reçu le nom d'Idubeda, tandis que le nom de Pyrénées restait au massif plus élevé, indiqué comme étant la rive gauche de ce même bassin.

5.^o La conséquence de ces confusions est que les trois crevasses profondes et minces, qui déversent les torrents de cette section des Pyrénées sur la mer Cantabrique, étant ignorées de

del ou Cueto Cordela, qui est ce point de partage essentiel entre: le Pisuerga, affluent du Douro; le Hajar affluent de l'Ebre; le Saja, affluent du Besaya. Les Tres Aguas paraissent le point de partage de sources du Pisuerga, du Nansa et du Saja; et aucune de ces eaux ne rejoint l'Ebre. La Peña Labra point de partage de sources du Pisuerga, du Nansa et du Deva, est au couchant de Tres Aguas: à plus forte raison, aucune de ces eaux ne rejoint l'Ebre. On voit que la confusion de Strabon persiste chez les modernes, et que cette orographie est encore incertaine.

l'antiquité (comme elles ont continue d'ailleurs à être mal connues des temps modernes), le massif d'Idubeda est considéré par les anciens géographes —qui l'appellent Pyrène—comme formant un bloc homogène, dont les rivières tombent en totalité par l'Ebre sur la Méditerranée, au lieu de tomber en majorité par le Deva sur l'Atlantique; ces deux fleuves ayant la même désignation d'origine (Foutibre et Fuentede) et cette même caractéristique d'un cours d'eau, sortant tout formé d'une vasque.

6.° La Cantabrie primitive (historiquement parlant) semble avoir disparue entièrement et avoir été dénommée l'Asturie de Santillane; s'étant scindée au moyen âge entre les Asturies et la Castille, qui a gardé les quatre villes de la côte: San Vicente, Santander, Laredo et Castro Urdiales, région dite «Partido del Bastón de Laredo. »

7.° La Cantabrie primitive (géographiquement parlant) s'est étendue à tout le littoral septentrional, dans les provinces de Galice, des Asturies, de Santander, de Biscaye et de Guipuzcoa.

Paul LABROUCHE.

